

106. ÉPITAPHE D'IGNATIOS, ÉVÊQUE DE FARAS

Département d'Art de l'Orient chrétien, inv. 234647.

Trouvée par la mission polonaise à Faras pendant la campagne de fouilles 1962-63 dans le complexe funéraire des évêques de Faras du VIII^e/IX^e siècle dans la cour attenante au mur sud de la cathédrale (pour la situation topographique voir Jakobielski, *Faras* III, plan II, sur lequel le complexe en question est désigné de la lettre C). L'ensemble comprenait trois sépultures avec celle d'Ignatios au centre. La stèle d'Ignatios fut découverte *in situ* encastrée dans le mur ouest du mastaba. Numéro d'inventaire de chantier: FA 382/62-63.

Marbre blanc. Dalle rectangulaire; h. 47 cm, l. 40 cm; conservée intacte. La surface de la dalle est divisée au moyen de lignes incisées en quelques champs à l'intérieur desquels sont gravées différentes parties de l'inscription. Les lignes suivent le contour de la plaque et s'entrecroisant aux angles, délimitent le champ plus grand aux dimensions: h. 42 cm, l. 36,4 cm. A l'intérieur de ce champ se trouve un champ concentrique plus petit aux dimensions: h. 35 cm, l. 29 cm. Ce petit champ est divisé en registres par des lignes horizontales tracées à 3,1 cm l'une des l'autre. Le texte (a) est gravé dans les registres du petit champ. Le texte (b) commence au coin supérieur gauche du grand champ et se poursuit selon le sens des aiguilles d'une montre autour du petit champ. Entre la ligne délimitant le grand champ en haut et le bord supérieur de la plaque sont représentées trois croix, tandis qu'entre la ligne délimitant le bas du grand champ et le bord inférieur de la plaque figure un complément de la date contenue dans les lignes 5-6 du texte (a). L'épithaphe d'Ignatios se distingue par une bien singulière paléographie. Les lettres présentent des formes souples et décoratives, avec de nombreuses ligatures de forme recherchée, souvent à plusieurs niveaux, construites aussi bien en horizontale qu'en verticale. On relève aussi un assez grand nombre d'abréviations de différente nature. La paléographie de l'épithaphe d'Ignatios ne connaît point d'analogue en Nubie. Kubińska, *Faras* IV, p. 26 la rapproche de l'épithaphe de Manise en Lydie, datée du XI siècle.

D'après la pierre à Faras, S. Jakobielski, *Faras* III, p. 202-205 (transcription en majuscule copte), fig. 73 sur p. 204 et p. 70. D'après la pierre au Musée National de Varsovie, Kubińska, *Faras* IV, p. 26-32, no. 4, fig. 5.

Cf. S. Jakobielski, *Klio* 51 (1969), p. 506, phot. 4. D. Hagedorn, *Bibl. Orientalis* 33 (1976), p. 184 (compte rendu de la publication de Kubińska). S. Donadoni dans: *Graeco-Arabica. First International Congress on Greek and Arabic Studies* III, Athènes 1984, p. 16 (il cite lignes 1-8). A. Łajtar, *ZPE* 125 (1999), p. 162, no. 122 (bibliographie). *Faras. Die Kathedrale aus dem Wüstensand. Eine Ausstellung des Kunsthistorischen Museums Wien und des Nationalmuseums in Warschau*, hrsg. von W. Seipel, Kunsthistorisches Museum 23. Mai bis 15. September 2002, p. 100-101, no. 32, avec une photographie à la p. 102.

23 janvier 802 ap. J.-C.

Texte (a)

† νεύσει (καὶ) βουλήσει θε(ο)ῦ παντοκράτορος τοῦ τὴν ἐξου-
σίαν ἔχοντος ζωῆς (καὶ) θανάτου ἀπεδήμησεν ἐν ταῦ-
θα πρὸς τὸ βῆμα τοῦ κτίσαντος αὐτὸν (καὶ) ἐκοιμήθη ὁ παμ-
4 μακάρι(ο)ς ὁ ἐν ἁγί(ο)ις (καὶ) καθοσιωμένος ἐπίσκ(ο)πος Ἰγνάτιος
ἐν μηνὶ Τῦβι κῆ , ἡμέ(ρ)α Κυριακῇ, ἔτο(υ)ς κοσμοποιίας , ς ς ϑ δ' ,

ἔτ(ο)υς Διοκλητ(ιανοῦ) φηΐ , ἰνδ(ικτίωνος) ι΄ · ΕΠΑΙΡΕΩΣΑΣ τ(ή)ν ἑαυ-
 τοῦ ἀρχιερατικῆ(ν) τάξιν ἐν καλαῖς (καὶ) θεαρέστ(οις) λειτουργικ(α)ῖς
 8 λατρείαις ἱεροπρεπῶς (καὶ) θακοπρεπῶς (καὶ) καλὴν
 ἀνάπαυλαν ἔσχεν· ζήσας ἀπὸ γεννήσεως αὐτοῦ ἕως
 τελευτ(ῆς) ἔτη οἷ , ἐν μὲν τοῖς ἀγῶσιν τῆς μοναδικῆς βίου νῆ ,
 ἐν δὲ τῇ τάξει τῆς ἀρχιεροσύν(ης) λς΄ · εἰ() ἀνάπ(αυσον) μ(ε)τ(ὰ) τ(ῶν)
 π(ατέ)ρων αὐτοῦ †

Texte (b)

12 † δέσποτα οὐ(ρα)νοῦ (καὶ) γῆς, ὁ θ(εὸς) τ(ῶν) πν(ευμ)άτ(ων) (καὶ)
 πάσης

<σ>αρκός, ὁ κ(ύριος) τ(ῶν) κυριευόντ(ων), ὁ θ(εὸς) πάσης
 παρακλήσεως, ὁ τὸν θάνατον καταργήσας (καὶ) τὸν

διάβολον καταπατήσας (καὶ) ζῶν χαρισάμενος τῷ γένε(ι) τ(ῶν)
 ἀν(θρώπ)ων, ὁ θ(εὸς)

τ(ῶν) πατέρ(ων), ἡ ἀνάπαυσις τῶ(ν) θλιβομένων, ἀνάπαυσον τὴν
 ψυχὴν αὐτοῦ ἐν τόπῳ φωτινῷ, ἀμήν.

16 ἐπὶ δ(ὲ) Χ(ριστο)ῦ ψϞ δ΄ - - -

2. *θανατον* Jakobielski || 4. *εναγιοσ* Jakobielski | *καθοσιώμενος* Kubińska || 5. *μενί*
 Kubińska | *ἡμέρα Κ(υριακῇ)* Kubińska | *ἔτους* Kubińska | lire *κοσμοποιίας* | *σβφδ΄*
 Kubińska || 6. *την* Jakobielski, *την* Kubińska | *ἐπαηρεώσας* Kubińska, lire *περαιώσας*
 (?) (voir commentaire) || 7. *ἐνκαλῶς (καὶ) θεαρέστ(ως), λειτουργήσας* Kubińska || 10.
 lire *τοῦ μοναδικοῦ βίου* || 11. *ἀρχιεροσύνης* Kubińska, lire *ἀρχιερωσύνης* | toute la
 partie finale de la ligne après le chiffre *λς* manque dans l'édition de Kubińska; Jakobielski ne
 lit rien entre le numéral *λς* et *μ(ε)τ(ά)* | *μετα των* Jakobielski; ici, mais aussi à de
 nombreux autres endroits où apparaît le génitif pluriel, l'arceau au-dessus du « Ϟ » désigne une
 abréviation et non pas la lettre « ω » || 12. *των πν(ευμ)ατων* Jakobielski, *τῶν*
πν(ευμ)άτ(ων) Kubińska (cf. l. 11) || 13. *σαρκός* Kubińska; *πασησαρκος* est une
 haplographie | *των κυριευοντων* Jakobielski, *τῶ(ν) κυριευόντ(ων)* Kubińska (cf. l. 11)
 || 14. *των* Jakobielski, *τῶν* Kubińska (cf. l. 11) || 15. *των πατερων* Jakobielski, *τῶ(ν)*
πατέρ(ων) Kubińska (cf. l. 11) | *των* Jakobielski, *τῶ(ν)* Kubińska (cf. l. 11) |
φωτίνω Kubińska, lire *φωτεινῷ* || 16. manque chez Kubińska; Jakobielski ne reproduit pas
 cette ligne dans la transcription des pages 202-205 mais en fait un commentaire à la p. 70

Par l'assentiment et par la volonté du Dieu Tout-Puissant qui a le pouvoir de la vie et de la mort, il s'est retiré d'ici vers le tribunal de son créateur et s'est endormi le bienheureux sa Sainteté l'évêque Ignatios le 28 jour du mois Tybi, dimanche, dans l'année 6294 de l'ère de la création du monde, dans l'année 518 de l'ère de Dioclétien, indiction 10, ayant très bien accompli sa fonction d'évêque et de façon à plaire à Dieu ayant exercé le culte saintement et

de façon digne du siège (épiscopal), il a eu le bon repos après avoir vécu depuis sa naissance jusqu'à sa mort 78 ans, dans les combats de la vie monastique 58 ans, dans la fonction d'évêque 36 ans. (Et) maintenant (?) accorde le repos (à lui) ---avec ses pères. (L'année) du Christ 794 - - -.

Maître du ciel et de la terre, Dieu des esprits et de toute chair, Seigneur des Seigneurs, Dieu de toute consolation (Toi) qui as aboli la mort et as foulé aux pieds le diable et as accordé la vie à la race des hommes, Dieu des pères, repos des opprimés, accorde le repos à son âme dans un lieu de lumière, amen.

1. En dehors de cette inscription, la formule *νεύσει καὶ βουλήσει τοῦ θεοῦ* est attestée quatre fois dans les épitaphes grecques de Nubie, toujours à la même place au début de l'inscription: 1) dans l'épitaphe de Kollouthos, évêque de Faras (mort en 923), Kubińska, *Faras IV*, p. 32-33, no. 5; 2) dans l'épitaphe de Stéphanos, évêque de Faras (mort en 926), *infra*, no. 107; 3) dans l'épitaphe du moine Iôannès trouvée par la mission archéologique polonaise au Vieux Dongola (VIII-X siècle), A. Łajtar, *Oriens Christianus* 81 (1987), p. 123-124, no. 8; 4) dans l'épitaphe d'Elisabeth trouvée à Gebel Barkal (VIII-X siècle), A. Łajtar, *JJP* 26 (1996), p. 85-89 (au lieu de *βουλήσει* on lit dans ce texte *βουλῇ*). Dans les épitaphes coptes de Nubie, on retrouve souvent une formule analogue *ἡμπογῶε ἡμπογτε* («par la volonté du Dieu»). En dehors de la Nubie, la formule *νεύσει καὶ βουλήσει τοῦ θεοῦ* n'est pas attestée dans les inscriptions funéraires. On connaît par contre des épitaphes dans lesquelles, comme raison de la mort de l'homme, on évoque uniquement *βούλησις* de Dieu; en voici quelques exemples: *βουλήσ(ει) δεσπότου θεοῦ* (Wietheger, *Das Jeremias-Kloster zu Saqqara unter besonderer Berücksichtigung der Inschriften*, p. 417, no. 317; épitaphe trouvée dans le monastère Saint-Jérémie à Saqqara); *θεοῦ βουλήση* (*MAMA III* 709; épitaphe de Corycos en Cilicie).
- 1-2. Dieu est désigné comme celui qui a le pouvoir sur la vie et sur la mort dans quelques autres épitaphes de Nubie. En voici quelques-unes: l'épitaphe d'un inconnu trouvée au Vieux Dongola, inédite: *[ὁ]ς ἔχ[ει]ς ἐξουσίαν ζῶ[ω]ς τε [(καὶ) θανάτου]*; une autres épitaphe du Vieux Dongola (actuellement au Musée Soudanais de Khartoum), malheureusement difficile à restituer, inédite: *[κ]αὶ κ[ατὰ κέλ]ευσιν[env. 5-6] ζωῆς τε καὶ θανάτου*, l'épitaphe d'un certain Georgios de Nawi près du Vieux Dongola (mort très vraisemblablement en 857), Tibiletti Bruno, *Iscrizioni nubiane*, no. 5: *[κατὰ τ(ήν) πρόνοι]αν τ(ο)ῦ ἐλεήμονος θε(ο)ῦ ὁ[ς] ἔχει ἐξου]σίαν ζωῆς τε κ(αὶ) θανάτ(ο)υ*, l'épitaphe d'une femme issue de la nécropole de Ginari-Tafa dans le nord de la Nubie, C. M. Firth, *The Archaeological Survey of Nubia. Report for 1908-1909*, vol. I, Cairo 1912, p. 50, première inscription en haut dans la colonne de gauche: *[ὁ θε(ὸ)ς τῶν πνευμ]άτων] καὶ πάσης [σαρκός, ὃς ἔχεις] ἐξουσίαν ζωῆς καὶ <θ>ανά[του, ἀνά]παυσον κτλ.* Dieu comme maître de la vie et de la mort apparaît très souvent dans les liturgies de l'Église primitive; cf. p.ex. Sacramentarium de Sarapion, évêque de Thmuis, prière pour les morts (cf. F. X. Funk, *Didascalia et constitutiones apostolorum II*, p. 192): *ὁ θεὸς ὁ ζωῆς καὶ θανάτου τὴν ἐξουσίαν ἔχων*, liturgie alexandrine de saint Marc, prière pour les morts, W. F. Macomber, *OCP* 43 (1997), p. 333. Tous ces exemples ont leur source dans *Sap.* 16, 33: *σὺ γὰρ ζωῆς καὶ θανάτου ἐξουσίαν ἔχεις*. L'idée de dieu comme maître de la vie et de la mort était aussi connue dans le

monde païen; cf. Galen XIV, p. 214-215 (Kühn): *ἐξουσίαν θανάτου καὶ ζωῆς ἔχοντες*.

2. Le verbe *ἀποδημέω* apparaît rarement dans les épitaphes pour exprimer la mort. En Nubie, en dehors du texte étudié, on ne le rencontre que dans l'épitaphe d'un certain Kyriakos de Ginari-Tafa, Firth, *op. cit.*, p. 49, Grave 842: *ἐκ τοῦ πολυμόχθου τούτου αἰῶνος ἀπεδήμησε ὁ μακάριος (καὶ) οἰζυρὸς καὶ μηνυθάδιος Κυριακὸς* (Firth a lu: *απελημησε, σοιζυρος, μηνυν θαλιος*) et dans celui du prêtre Ioannes de Ghazali, S. Donadoni dans: *Nubische Studien*, Mainz 1986, p. 225: *ἀπέστη ἀπὸ τ(ῶ)ν ἐνθάδε καὶ ἀπε[δή]μησεν πρὸς τὸν αὐτοῦ κτίστην*. En dehors de la Nubie, on le retrouve dans les textes suivants: IG XIV 348: *Μηβία Μάξιμα ἀπεδήμησεν ἔτη ξε'* (Sicile); Fr. P.-M. Séjourné *RB* 7 (1898), p. 126-8: *... ἐπεδήμησεν πρὸς Κ(ύριο)ν ὁ τῆς ὁσίας μνήμης Λεόντιος πρεσβ(ύτερος)* (Ain Fit aux environs de Banias en Palestine; *ἐπιδημέω* est sans doute une erreur pour *ἀποδημέω*). On peut comparer *ἐκδημέω* dans l'épitaphe de Makédonios, évêque de Césarée en Macedoine, Th. Rizakis, G. Touratsoğlu, 'Επιγραφές' *Ανω Μακεδονίας (Ελίμεια, Εορδαία, Νότια Λυγκεστίς, Ορεστίς)*, Athènes 1985, no. 66: *... κλήσι τοῦ τῶν ὅλων δεσπό(του) Θε(ο)ῦ τὴν προεδρίαν ἔλαχεν τῆς Καισαρέων πό(λεως) Μακεδονίας· ἔστιν οὗτος ἀνὴρ τὰ πάν(τ) εὐφημος ὃς ἐπισκοπήσας ἔτος ἀν μῆ<ι>να α' τοῦ τῆδε βίου ἐκδημήσας μηνὶ Ἰανουαρίῳ κγ' ἰνδ(ικτίωνος) αἰ' πρὸς Θε(ο)ν ἐνεδήμησεν* et dans l'épitaphe d'un moine de Panion en Thrace, C. Asdracha, *Arch. Delt.* 44-46 (1989-1991, publ. 1996), p. 372-374, no. 70, ll. 15-18: *ἐξεδή[μ]ησεν μηνὶ Αὐγούστ(ω) γ', ἰνδ(ικτίωνος) εἰ', [ἔτ]ους ,ςτς' (3 août 822 ap. J.-C).* Cf. aussi *ἀποχωρέω* dans une épitaphe de Sicile, IG XIV 238: *ἐνθ[ά]δε κῆτε Μαρκιανὴ σεμνὴ κ(αὶ) ἄμεμπτος βιώσα[σα] ἰς τὸν κόσμον τοῦτον· ἀπεχώρι πρὸς [τ(ὸν)] κύριον ἐτῶν ια'.*
- 2-3. Kubińska a compris le mot *ἐνταῦθα* comme «là» en l'associant à *πρὸς τὸ βῆμα τοῦ κτίσαντος αὐτόν*, elle a donc traduit: «il s'est retiré là vers le tribunal de son créateur». Mais, en fait, il s'agit plutôt du sens «d'ici», autrement dit «de ce monde» plein de soucis et d'incertitudes. Le motif de la mort considérée comme un passage de ce monde vers l'éternité est souvent exploité dans les épitaphes de Nubie; cf. les épitaphes de Kyriakos de Ginari-Tafa et d'Ioannes de Ghazali citées dans le paragraphe précédent.
3. Le mot *βῆμα* servait à l'origine à désigner une place en hauteur ou une tribune où l'on se mettait pour prendre la parole lors d'un assemblage public ou pendant un procès devant le tribunal, puis, à l'époque impériale, le tribunal d'un haut fonctionnaire d'État (p.ex. gouverneur de province) dans sa fonction de justicier. Dans la terminologie chrétienne, *βῆμα* désigne bien souvent le trône occupé par Dieu le Père ou le Christ et sert à mettre en valeur ou à souligner les prérogatives de juge attachées à Dieu par sa fonction de créateur et maître du monde. C'est dans ce sens que le mot *βῆμα* apparaît dans les épitaphes chrétiennes, dans les formules de malédiction contre les violeurs de tombes qui, pour être jugés, sont envoyés devant le Dieu trônant. Peut-être faut-il comprendre ainsi ce mot dans l'épitaphe d'Ignatios: l'évêque a été appelé devant la Créateur pour y être jugé. La mort envisagée comme le

départ vers le Créateur apparaît aussi dans l'épithète du moine Ioannesa de Ghazali; cf. commentaire de la ligne 2.

- 3-4. Sur l'épithète *παμμακάριος* (dérivés de *μακάριος*) dans les épithètes grecques chrétiennes voir. J. Pelsmaekers, *BIBR* 58 (1988), p. 5-9.
4. Pour les généralités sur l'épithète *ὁ ἐν ἁγίοις* voir A.-J. Festugière, *Les moines d'Orient* III 1, *Les moines de Palestine. Cyrille de Scythopolis, Vie de Saint Euthyme*, Paris 1962, p. 80, n. 52. L'épithète en question véhicule le même sens que *ὁ ἅγιος* et peut être employée comme son synonyme. Elle correspond au latin *sanctus* ou *sanctissimus* et peut être traduite en français par «Sa Sainteté», «Sa Béatitude». À la basse Antiquité, cette épithète constituait une sorte de titre honorifique accordé avant tout à des ecclésiastiques et des moines mais aussi, à certaines occasions, à des laïcs (surtout à l'empereur). On honorait de ce titre aussi bien des vivants que des morts. L'épithète *ὁ ἐν ἁγίοις* apparaît très souvent dans les sources littéraires qui se rapportent à l'histoire de l'Église de la basse Antiquité, par contre elle n'est pas fréquente dans les inscriptions. Les exemples que l'on peut citer sont (sans compter les inscriptions médiévales de Chypre, Mistra, Épire, Thessaloniques, Constantinople et de Chersonèse): J. Rey-Coquais, *Inscriptions grecques et latines découvertes dans les fouilles de Tyr (1963-1974)* I, *Inscriptions de la nécropole* [= *Bulletin du Musée de Beyrouth* 29], Paris 1977, no. 200; A. Negev, *The Greek Inscriptions from the Negev* [= *Studium biblicum Franciscanum. Collectio minor* 25], Jerusalem 1981, nos. 59, 60 et 63. Les inscriptions originaires de la vallée du Nil fournissent les exemples suivants: Lefebvre, *Recueil*, nos. 10 (Duhela près d'Alexandrie) et 615 (Tafah dans la Nubie septentrionale); *SB* I 5100 (Abydos); *SB* III 6249; *SB* IV 7318 (ces deux inscriptions viennent de Duhela près d'Alexandrie); U. Horak dans: J. Henner, H. Förster, U. Horak (ed.), *Christliches mit Feder und Faden. Christliches in Texten, Textilien und Alltagsgegenständen aus Ägypten. Katalog zur Sonderausstellung im Papyrasmuseum der Österreichischen Nationalbibliothek aus Anlaß des 14. Internationalen Kongresses für Christliche Archäologie* [= *Nilus* 3], Wien 1999, p. 57-58, no. 47 (provenance inconnue). L'épithète *ὁ ἐν ἁγίοις* est aussi attestée dans les papyrus d'Égypte. La liste des occurrences se présente comme suit: *P. Ant.* III 198; *P. Cairo Masp.* I 67089, V, 2; *P. Cairo Masp.* III 67294, 3 (ces deux exemples d'Aphrodito); *P. Grenf.* I 63, 9 (d'Apollonopolis Magna); *P. Haun.* III 52, 5 (provenance inconnue); *P. Haun.* III 64, lignes 2, 7 et 27 (nome oxyrhynchite); *SPP* III 344; *SPP* X 1 (ces deux exemples du nome arsinoïte). Toutes les attestations égyptiennes de l'épithète *ὁ ἐν ἁγίοις*, aussi bien épigraphiques que papyrologiques, datent du VI-VII siècle.

καθοσιωμένος paraît assez étrange à cet endroit du texte, sinon complètement insolite. *καθοσιωμένος* (lat. *devotissimus*) est un titre honorifique accordé à la basse Antiquité à des soldats de garde et de troupes régulières ainsi qu'à leurs chefs jusqu'au grade de tribun, mais aussi à des magistrats de la cour et de la chancellerie royale dont l'organisation était quasi militaire; cf. Hornickel, *Ehren- und Rangprädikate*, p. 18. Il est vrai que dans la Nubie chrétienne, l'usage de titres honorifiques était beaucoup plus libre qu'à Byzance, mais il est difficile de s'imaginer que même là le titre de *καθοσιωμένος* ait pu être attaché à un ecclésiastique. Il se peut que *καθοσιωμένος* ait été utilisé par erreur pour *ὁσιώτατος*, titre honorifique accordé à des membres supérieurs du clergé, surtout à des évêques.

Sur l'évêque de Faras Ignatios voir Jakobielski, *Faras* III, p. 69-72. Ignatios figure en huitième position sur la liste des évêques de Faras avec information selon laquelle son

épiscopat a duré 34 ans; cf. Jakobielski, *Faras* III, p. 194 [8]. Cette information ne concorde pas avec les données contenues dans l'inscription funéraire étudiée où, à la ligne 11, la durée de l'épiscopat d'Ignatios (τάξις τῆς ἀρχιεπισύνης) est désignée du chiffre 36. Cette différence est à l'origine de l'hypothèse avancée par Jakobielski en termes de laquelle Ignatios serait institué à Faras déjà comme évêque d'un autre diocèse qui soit appartenait à l'Église d'Orient soit restait sous son influence. L'hypothèse de l'évêque venu du Nord est en effet confirmée par différents types de sources. L'examen des fragments de squelette découverts dans sa tombe a permis de constater qu'Ignatios appartenait selon toute probabilité à la race blanche; cf. T. Dzierżykray-Rogalski, *The Bishops of Faras. An Anthropological-Medical Study* [= *Faras* 8], Warszawa 1985, p. 63-77 et p. 258. Au temps de l'épiscopat d'Ignatios, la peinture de la cathédrale de Faras entre dans la période dite violette qui affiche de nombreuses similitudes avec la peinture byzantine. Du point de vue paléographique, l'épithaphe d'Ignatios est absolument exceptionnelle dans le contexte nubien, on peut par contre lui trouver des parallèles en Asie Mineure (cf. *supra*). L'expression τὸν διάβολον καταπατήσας dans une prière pour l'âme du défunt prouve que cette dernière appartient au type byzantin; dans la version nubienne de la prière on lit toujours à cet endroit du texte: τὸν ἄδην καταπατήσας (cf. *infra*). Le nom Ignatios, répandu à Antioche, très certainement à cause du culte de saint Ignace, ainsi qu'une nette préférence pour les représentations de saints d'Antioche dans la peinture du style violet à Faras ont amené Jakobielski à formuler l'hypothèse sur l'origine antiochienne d'Ignatios. Il aurait quitté la ville pour fuir les persécutions des iconoclastes. Il est possible d'établir un parallèle entre le cas d'Ignatios et celui du prêtre Zacharias (?) dont l'épithaphe datée de 824 fut découverte à Dongola; cf. A. Łajtar, *Archéologie du Nil Moyen* 5 (1991), p. 159-162 = idem, *Oriens Christianus* 81 (1997), p. 125-126, no. 11. Dans l'épithaphe en question le prêtre défunt est désigné comme ὁθνεῖος (= nouveau venu), et le chiffre correspondant à la durée de sa fonction est accompagné de la remarque ὡς οἶδαμεν (= ceux dont nous avons connaissance), ce qui laisse supposer que Zacharias s'est installé à Dongola déjà en qualité de prêtre. La date de sa mort suggère qu'il pouvait appartenir à la même vague d'émigrés qu'Ignatios, laquelle avait fui les persécutions iconoclastes.

5. Sur la pratique de mentionner les jours de la semaine dans les inscriptions voir K. A. Worp, «Remarks on Weekdays in Late Antiquity Occuring in Documentary Sources», *Tyche* 6 (1991), p. 221-230. Worp ne tient pas compte des sources nubiennes. Comme partout dans le monde chrétien d'Orient, en Nubie les jours de la semaine étaient numérotés, avec des variantes de nom pour le vendredi (cf. épithaphe de l'évêque de Faras Stéphane, *infra*, no. 107), le samedi et le dimanche (comme ici). Les jours de la semaine, tels qu'ils apparaissent dans les sources épigraphiques de Nubie, ne concordent pas toujours avec nos calculs actuels, mais ce n'est le cas ni de la présente inscription ni de l'épithaphe de l'évêque Stéphane.
- 5-6. L'année de la mort d'Ignatios est exprimée selon différents systèmes de datation. Ainsi apparaissent dans l'ordre: ère depuis la création du monde (alexandrine), ère de Dioclétien, indiction et, à la ligne 16, ère depuis la naissance du Christ (alexandrine). Pour ce qui est de la Nubie, on retrouve cette façon de signaler la date annuelle dans quelques autres épithaphes provenant de Faras et du Vieux Dongola, toutes datées du VIII-IX siècle. Il s'agit notamment des inscriptions suivantes: épithaphe de l'évêque de Faras Kollouthos, 923 ap. J.-C. (Kubińska, *Faras* IV, p. 32-34, no. 5: ère alexandrine depuis la création du monde, cycle alexandrin de 532 ans, indiction, ère alexandrine

depuis la naissance du Christ, ère de Dioclétien); épitaphe de l'évêque de Faras Stéphanos, 926 ap. J.-C. (*infra*, no. 107: ère alexandrine depuis la création du monde, cycle alexandrin de 532 ans, indiction, ère alexandrine depuis la naissance du Christ, ère de Dioclétien); épitaphe du prêtre Thomas de Dongola, 798 ap. J.-C. (*infra*, no. 112: indiction, ère alexandrine depuis la création du monde, ère alexandrine depuis la naissance du Christ, ère de Dioclétien); épitaphe du Dongola (A. Łajtar, *Archéologie du Nil Moyen* 5 [1991], p. 159–162 = idem, *Oriens Christianus* 81 [1997], p. 125-126, no. 11: ère depuis la création du monde, [. . .], ère depuis la naissance du Christ); épitaphe de Géorgios de Nawi aux environs de Dongola, vraisemblablement 857 ap. J.-C. (*SB* IV 7428; *SEG* VIII 871: ère alexandrine depuis la création du monde, ère alexandrine depuis la naissance du Christ, ère de Dioclétien); épitaphe d'un inconnu d'Amentogo aux environs de Dongola, vraisemblablement 938/939 ap. J.-C. (A. I. Elanskaia dans: *Meroe. Istoria, istoria kultury, jazyk drevniego Sudana*, Moskva 1975, p. 273-277: [. . .], ère depuis la naissance du Christ, ère de Dioclétien). Il faut remarquer que certains parmi ces systèmes de datation (ère alexandrine depuis la création du monde, ère alexandrine depuis la naissance du Christ, cycle alexandrin de 532 ans) ne présentaient en règle générale qu'un faible intérêt pratique, car ils étaient utilisés surtout par des responsables du comput, pour dresser le calendrier des fêtes mobiles (Pâques), et par des chroniqueurs. Il est difficile de savoir ce qui fut à l'origine d'un système si complexe de détermination de dates annuelles en Nubie. Il s'agissait peut-être d'une formalité imposée par les autorités ecclésiastiques ou laïques, mais on ne peut pas exclure l'hypothèse d'une simple manifestation d'érudition. Il faut remarquer que toutes les données concernant la date annuelle de la mort d'Ignatios concordent, ce qui n'est pas de règle dans les épitaphes de Nubie.

6. La lecture *ΕΠΙΛΕΩΣΑΣ* est certaine. Elle pose quelques problèmes. Peut-être faudrait-il lire *περαιώσας* (participe aoriste de *περαιόω* avec augment conservé et la substitution de «ε» à «ατ» et «ατ» à «ε»).
9. Le mot *ἀνάπαυλα* est rare dans les inscriptions qui, pour désigner le «repos», utilisent généralement le terme *ἀνάπαυσις*. En Nubie, on retrouvera probablement *ἀνάπαυλα* dans une épitaphe de Khandaq aux environs de Dongola: *δὸς [ἀν]άπαυλαν ἐν χ[ώρ]ᾳ φωτινῶ<ν>*. (U. Monneret de Villard, *La Nubie médiévale* I, Le Caire 1935, p. 242-243; nous rapportons ici notre lecture de la pierre au Musée Sudanaise à Khartoum). En dehors de la Nubie, on peut mentionner *TAM* II 711 (*ἀνάπαυλαν ἔχι*).
10. Dans l'expression *τῆς μοναδικῆς βίου*, le substantif n'est accordé ni avec l'adjectif qui le qualifie ni avec l'article qui le concerne. Peut-être que l'auteur de l'inscription pensait écrire *τῆς μοναδικῆς πολιτείας*.
11. Sans doute *εἰ(τα) ἀνάπ(αυσον)*. Si c'est le cas, nous aurons affaire à un témoignage direct d'inspiration puisée dans un livre de liturgie pour la rédaction de l'inscription funéraire. En effet, dans les euchologes, différents éléments de liturgie, surtout des prières, sont très souvent introduits par *εἰτα*.

Les lignes 12-15 contiennent la prière pour l'âme du défunt. Du point de vue formel, elle se compose d'une série d'invocations adressées à Dieu et d'une seule imploration concernant le repos de l'âme dans un lieu de lumière. Quant à la genèse du texte, la prière est une compilation de citations et d'adaptations de l'Ancien et du Nouveau Testament. Son rédacteur a emprunté des passages soit directement à la littérature biblique soit à des sources

secondaires, surtout de caractère liturgique, qui reprenaient souvent des motifs et des expressions bibliques. La prière de l'építaphe d'Ignatios considérée dans son intégralité ne connaît aucun analogue ni en Nubie ni ailleurs dans le monde chrétien.

Les deux premières invocations ont leur source dans le Pentateuque; cf. Gen. 24, 7: *κύριος ὁ θεὸς τοῦ οὐρανοῦ καὶ ὁ θεὸς τῆς γῆς* et Nombres 16, 22: *θεὸς τῶν πνευμάτων καὶ πάσης σαρκός, εἰ ἄνθρωπος εἷς ἡμαρτεν, ἐπὶ πᾶσαν τὴν συναγωγὴν ὀργή κυρίου*. Les deux invocations sont très largement exploitées dans la littérature paléochrétienne; liste des citations chez Kubinska, Faras IV, p. 29 et 76. L'invocation *ὁ θεὸς τῶν πνευμάτων καὶ πάσης σαρκός*, qui ouvre la prière pour l'âme du défunt, continue à être récitée dans l'Église byzantine pendant la liturgie funéraire. En Nubie, elle était gravée sur des stèles funéraires; sur cette prière voir le commentaire de l'inscription 108.

Les deux invocations suivantes sont empruntées à saint Paul. L'expression *κύριος τῶν κυριευόντων* se trouve dans 2 Tim. 6, 15, passage dans lequel ont puisé de nombreux auteurs paléochrétiens. Elle apparaît entre autres dans la Liturgie grecque de saint Marc, prière pour l'empereur (G. J. Cuming, *The Liturgy of St Mark* [= *Orientalia Christiana Analecta* 234], Roma 1990, p. 7): *δέσποτα κύριε ὁ θεός, ὁ παντοκράτωρ, ὁ πατὴρ τοῦ κυρίου καὶ θεοῦ καὶ σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, βασιλεὺς τῶν βασιλευόντων καὶ κύριος τῶν κυριευόντων*.

Quant à *θεὸς πάσης παρακλήσεως*, elle apparaît dans 2 Cor 1, 3: *εὐλογητὸς ὁ θεός καὶ πατὴρ τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, ὁ πατὴρ τῶν οἰκτιρμῶν καὶ θεός πάσης παρακλήσεως*. La littérature paléochrétienne l'a empruntée à saint Paul et nous pouvons la retrouver entre autres dans le livre VIII des Constitutions apostoliques, prière pour l'élection de l'évêque (Funk, *Didascalia et constitutiones apostolorum* II, p. 78). En Nubie, cette ex-pression figure dans la prière pour le défunt dans l'építaphe du prêtre Thomas de Dongola; cf. infra, no. 112, l. 11.

L'invocation *ὁ τὸν θάνατον καταργήσας (καὶ) τὸν διάβολον καταπατήσας (καὶ) ζῶν χαρισάμενος τῷ γένε(ι) τ(ῶν) ἀν(θρώπ)ων* renoue sans doute avec l'invocation de la prière pour les morts connue dans l'Église byzantine (et dans quelques autres églises orientales), que l'on retrouve en Nubie sur les stèles funéraires; sur cette prière, voir commentaire de l'inscription 108. En version byzantine, le fragment correspondant de cette invocation se présente comme suit: *ὁ τὸν θάνατον καταργήσας καὶ τὸν διάβολον καταπατήσας καὶ ζῶν τῷ κόσμῳ χαρισάμενος*, en version nubienne à la place de *διάβολον* on retrouve *ἄδην*. Il est intéressant de constater que l'építaphe d'Ignatios suit dans ce passage la version byzantine et s'oppose visiblement à la version nubienne, ce qui peut être considéré comme confirmation de l'origine étrangère (byzantine) d'Ignatios.

L'expression *ζῶν χαρισάμενος τῷ γένε(ι) τ(δ) ἀν(θρώπ)ων* ne connaît d'analogues directs ni dans la version byzantine ni nubienne de la prière. Kubińska, Faras IV, p. 30, rapproche la version éthiopienne de la prière: «Tu as accordé la vie à la race humaine»; cf. B. Vela, *Etudes sur le Meērāf commun de l'office divin éthiopien. Introduction française, commentaire liturgique et musical* [= *Patrologia Orientalis*], Paris 1966, p. 201.

L'invocation *ὁ θ(ε)ὸς τ(ῶν) πατέρ(ων)* apparaît à plusieurs reprises dans l'Ancien Testament; cf. p. ex. Gen. 43, 23; 46, 3; Ex. 3, 13; 4, 5; Deut. 1, 11; 1, 21; Od. 12, 2; 14, 34. Elle est aussi attestée dans le Nouveau Testament, mais seulement dans les *Actes des Apôtres*; cf. 3, 13; 5, 20; 7, 32; 22, 14. Sous l'effet de la Bible, elle apparaît très souvent dans la

littérature paléochrétienne (p.ex. chez Athanase, Basile, Didyme, Épiphanes, Jean Chrysostome etc.). Elle est attestée dans les inscriptions grecques de la vallée du Nil; cf. Lefebvre, *Recueil*, nos. 67 (du Vieux Caire), 237, 10 (d'Akhmîm/Panopolis) et 790 (du Fayoum).

L'invocation ἡ ἀνάπαυσις τῶ(ν) θλιβομένων ne connaît pas d'analogues directs dans les sources grecques. Kubińska, *Faras* IV, p. 60 rapproche un passage de la prière pour les morts de l'Office éthiopien: «repos de ceux qui sont tourmentés par la souffrance» (Vela, *op. cit.* p. 202). L'auteur indique les passages de l'écriture Sainte et de la littérature patristique qui ont pu inspirer cette invocation.

La demande du repos pour l'âme du défunt ἐν τόπῳ φωτεινῷ apparaît dans la prière pour les morts dite ὁ θεὸς τῶν πνευμάτων καὶ πάσης σαρκός, cf. commentaire de l'inscription 108.

[A.L.]